

Paysages humains - Blasons populaires : les Cornouaillais vus par les Trégorrois.

Daniel Giraudon

► **To cite this version:**

Daniel Giraudon. Paysages humains - Blasons populaires : les Cornouaillais vus par les Trégorrois..
A handful of gold : en hommage au Professeur Yvon Tosser., Les Cahiers du CEIMA (Université de
Brest), pp.51-65, 2008. hal-00459165

HAL Id: hal-00459165

<https://hal.univ-brest.fr/hal-00459165>

Submitted on 2 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Daniel GIRAUDON

Paysages humains – Blasons Populaires
Les Cornouaillais vus par les Trégorrois
Flemmadennoù-parrouz
Ar Gernewarded gwelet gant an Dregeriz

La division de la province de Bretagne en 1790 en cinq départements n'a jamais, semble-t-il, gommé dans la conscience populaire l'idée d'appartenance à un pays. En effet, être Breton, c'est d'abord être de Basse- ou de Haute-Bretagne, selon que l'on parle breton ou non, de sorte que les seconds se considéraient encore récemment comme „sots-bretons“. Puis, sur le territoire bretonnant, c'est être d'un évêché, du Trégor, de Cornouaille, de Léon ou de Vannes. Seulement là, selon les critères pris en compte pour déterminer la limite identitaire précise de ces diocèses, la langue, le dialecte, le costume, la danse, la nourriture, la manière de conduire un cheval, de faucher le foin, etc., on aboutit à de nombreux chevauchements. Il est une frontière particulièrement difficile à trouver, c'est celle qui sépare le Trégor de la Cornouaille. L'évêché de Quimper semble s'éloigner à mesure qu'on s'en approche, et s'évanouir quand on devrait l'avoir atteint.

Afin d'en avoir le cœur net, nous sommes allé enquêter sur le terrain et nous en avons entendu de bien bonnes. En effet, le Trégorrois est moqueur de nature, *Tregeriz, goapaerien tout !* À en juger par l'abondance des flèches qu'il décoche à l'encontre de ses voisins, il se taille certainement la part du lion parmi les railleurs de Basse-Bretagne. Il souffre justement d'un petit complexe de supériorité sur les Cornouaillais pour lesquels il n'a pas de mots trop forts dès qu'il s'agit de leur lancer des brocards.

Il n'est pas question pour nous de cautionner certains de ses excès de langage et nous en laissons l'entière responsabilité aux Trégorrois qui nous ont transmis ces bribes populaires dont voici quelques échantillons. Partons donc, en leur compagnie, à la recherche de ce pays perdu :

Kernev, kazi ne oar den ebet pelec'h emañ. En tu all d'an hent bras roial oa sañset Kerne, met pa vezes arri, pa vezes o c'houl pelec'h oa Kerne : en tu all du-hont mañ, n'arries ket james en Kernev (Vieux-Marché).

La Cornouaille, personne ne sait, pour ainsi dire, où elle se trouve . Elle est normalement de l'autre côté de la route royale (Paris-Brest), mais quand tu arrives là et que tu demandes où est la Cornouaille, on te dit : « c'est de l'autre côté, là-bas ». Tu n'arrives jamais en Cornouaille.

Kernev a zo kreiz-tre an hent bras roial ha linenn hent houarn : Me zo en tu all da Gernev, en tu all d'an hent houarn » (Plounevez-Moedec).

La Cornouaille se trouve entre la route royale et la ligne de chemin de fer. Une portion très étroite, très rétrécie. Je suis de l'autre côté de la Cornouaille, de l'autre côté de la voie de chemin de fer.

- *Pelec'h emañ Kerneo ?*
 - *Ha, ma den mat, c'hoazh peus ur pennad treuz daou bark d'ober.*
 - *Goude gave un all : Pelec'h emañ Kerneo ?*
 - *Ha, ma den mat tremenet peus.*
 - *Den ne ouie pelec'h veze Kerne.*

- *Où se trouve la Cornouaille ?*
 - *Oh, mon brave homme, il vous faut encore traverser deux champs. Après, il trouvait quelqu'un d'autre : - Où se trouve la Cornouaille ?*
 - *Oh, mon brave homme, vous l'avez dépassée.*
 - *Personne ne savait où était la Cornouaille.*

Se 'm eus bet klewet meur a wech. Un bennak, feiz o vont en beaj ivez, 'trezek Kallag, ha pa veze arri n'ur vilajenn a c'houle : Daoust hag eñ on arri tost da Gerneo ? - Oh, ket, pelloc'h mañ c'hoazh, pelloc'h, pelloc'h ! Goude arrie e Lohuec pe n'un tu bennaket hag a veze lâret dezhañ : N'eo ket emañ, pelloc'h

'mañ c'hoazh. Goude pa veze arri avañset mat da Rostren du-hont c'houlenne adarre : Arri on tost da Gerneo ? - Tremenet peus, pell zo. Kerneo benn ar fin n'existe ket (Ploumilliau).

J'ai souvent entendu ça. Il y avait un homme, comme ça, qui faisait route vers Callac et quand il arrivait dans un village il demandait s'il était près de la Cornouaille ! Oh, non, c'est encore plus loin, bien plus loin ! Après, il arrivait à Lohuec ou quelque part par là, on lui disait : c'est pas ici, c'est encore plus loin. Ensuite, bien avancé du côté de Rostrenen là-bas, il demandait de nouveau : Suis-je près de la Cornouaille ? - Vous l'avez dépassée depuis longtemps. Au bout du compte, la Cornouaille n'existait pas.

Kerne neus ket bet existet james peogwir pa vi arri e-barzh, 'benn neue to tremenet 'neañ. Pe weli an dour 'font war grec'h, neue vi arri barzh en Kerneo, n'arri ket james, kwa (Louargat).

La Cornouaille n'a jamais existé parce que quand tu y es, tu l'as dépassée. Quand tu verras l'eau remonter les rivières (quand les poules auront des dents), alors tu seras en Cornouaille, c'est-à-dire, tu n'y arriveras jamais.

En fin de compte, celui qui habite sur les marches de l'évêché de Cornouaille ne sait pas d'où il est :

Pa aemp deus an tu-se veze graet Tregeriz diwimp, pa aemp deus an tu-mañ veze graet Kernewarded diwimp (Chapelle-Neuve).

Quand on allait de ce côté-là, on nous appelait Trégorrois. De ce côté-ci, on nous appelait Cornouaillais.

Tout laisserait penser, en outre, que justement les Cornouaillais de cette zone frontalière ne veulent pas être de Cornouaille. C'est dire... D'où vient donc ce problème ? Tout part, semble-t-il, de ce qui constitue une pratique universelle et traditionnelle, une rivalité de clochers, qui pousse les uns à jeter le discrédit sur le voisin d'en face. En quelques bonnes rimes, comme au lavoir, on blanchit le linge et on noircit les gens et l'effet est durable : *Brud vat chom toull an nor, brud fall c'ha dreist ar mor* (« La bonne réputation reste sur le seuil de la porte, la mauvaise passe par-dessus les mers »).

Les Trégorrois, petits et grands, sont depuis longtemps passés maîtres dans l'art de blasonner les autres, de leur tailler des costumes, sur mesure, bien sûr. « *Le peuple adore l'invective, écrit Jules Gros. Comme il a le génie de la critique, il trouve tout de suite le point faible de l'adversaire, les tares morales comme les défauts physiques qui seront les cibles de ses traits acérés. Alors pas de cadeau, pas de sentiment, ni d'un côté ni de l'autre. On se tire dessus à boulets rouges, en accumulant les injures. Il n'est pas d'exercice verbal plus passionnant. Une brave dame pourtant sexagénaire me disait candidement : me a vez gwelloc'h ganin insultañ an dud evid mond d'ur pred-eured, , muioc'h a blijadur am-bez ! J'aime mieux insulter les gens que d'aller à un repas de nocés : j'ai davantage de plaisir* ».¹

L'insulte est encore plus forte quand elle est rimée. Jules Gros le remarquait concernant le tout début du XX^e siècle : « *La rime était devenue une véritable obsession et surtout, peut-on dire, pour les illettrés. Tout leur était prétexte à rimer. Tout petits, les enfants commençaient à rimer pour se moquer de leurs camarades et les insulter. Plus grands, leurs rimes visaient les grandes personnes, sans épargner les habitants des autres communes qui étaient leurs concurrents directs pour la pêche et leurs rivaux aux danses et dans les luttes sportives* ».²

En fait de tailler des costumes, on dirait plutôt que les Trégorrois déshabillent les Cornouaillais pour en faire, selon le dicton bien connu, des pauvres comme Job sur son tas de fumier : *Paour evel Job war e vern teil*. Ils font de la Cornouaille le pays de la misère noire: *Kement gwech e valeer barz en koste Kerne / Partout a weler skrivet miser ha paourentez*. (« Chaque fois que l'on se promène en Cornouaille / On voit partout écrit, misère et pauvreté »).

Pauvre de ressources, le Cornouaillais est aussi, si l'on en croit le Trégorrois, pauvre d'esprit. Beaucoup d'entre eux, sinon tous, seraient natifs de la fin de la semaine, *eus deioù diweañ ar zun*, comme on dit en breton, conçus *un samedi soir après les galettes*, selon les Gallos, c'est-à-dire encore, pas très fins.

La Cornouaille, vue de Tréguier, est considérée comme le pays de la montagne. C'est d'ailleurs là qu'on envoie quelqu'un dont on veut se débarrasser en lui conseillant d'aller « siffler dans les fleurs de digitales dans les monts d'Arrée » : *Kae da sutal brulu 'barzh ar Menez Are*, ou, comme on dirait encore, « retourner des pierres pour les faire sécher », *treiñ mein da sec'hañ*, ou encore, « chercher du crottin de cheval sur la ligne de chemin de fer avec une corde », *mont da gaoc'hkezeke war al linenn-houarn gant ur gordenn*. C'est aussi le pays de la lande, de l'ajonc

¹ Jules Gros, *Le Trésor du breton parlé, Troisième partie, Le Style populaire (Éléments de stylistique trégorroise)*, Lannion, Éditions Barr-Heol, 1976, p. 291.

² Jules Gros, *op. cit.*, p. 363.

et de la bruyère, des terres pauvres, donc peu propices aux cultures céréalières ou linières. Et chacun y va de son histoire pour dresser un tableau (noir) d'un pays qu'on nous disait pourtant ne pas exister :

E Kerilh

Veze ezhomm daou devezh arat da vevañ ur skrillh.

A Kerilh (village de Cornouaille)

Il faut un hectare pour nourrir un grillon.

On associe tellement la Cornouaille à une terre misérable que si d'aventure on remarque une vache maigre dans un troupeau du Trégor, on la baptise immédiatement : *homañ zo 'Gernewardez* (« C'est une cornouaillaise »).

A Lanrivain, les chevaux, comme leurs congénères, devaient se contenter de peu :

Barzh Bro Dreger veze pilet lann da rein d'ar c'hezeg deus miz here da viz mae met 'barzh bro Gerne meus klewet lâret veze graet bemdez 'pad ar bloaz nemet an deiz veze dornet an eost.

En Trégor, on pilait l'ajonc pour donner aux chevaux d'octobre à mai. Mais j'ai entendu dire qu'en Cornouaille, on leur donnait de l'ajonc tous les jours sauf le jour du battage ! Ce jour-là, il y avait de quoi leur donner une ration d'avoine, une seule !

De pauvres chevaux passés par Lohuec, le prétendu pays des voleurs de canassons : *Lohueg, laerien kezeg !*

Les champs ne produisent pas de blé et il faut faire sept lieues pour trouver du pain : *Kerne a zo seizh lev en tu all da Bro ar bara*. Certains disent même que Carnoet et Locarn sont à sept lieues au-delà de l'enfer : *Karnoed ha Lokarn zo seizh lev pelloc'h evit an ifern*. Donc le diable n'est pas parti si loin que cela. Ce que l'on nomme *Gwinizh Kernewad*, le « froment cornouaillais », n'est que du seigle, avec lequel on fait des galettes. Avec la bouillie d'avoine et un maigre laitage qui leur gonflent le ventre, *Kernewad kof yod*, c'est le plat de résistance des Cornouaillais, comme le soulignent les rimes suivantes :

*Ker vearded, it d'ho pro
Ho po krampouezh ha laezh-tro.
Cornouaillais, allez chez vous
Et vous aurez des crêpes et du lait tourné.*

Des crêpes, oui, mais pas de beurre, alors, pour les graisser, on châtre les puces, dont les pauvres Cornouaillais ne manquent pas : *e Bro Gerne veze spac'het ar c'hwen da lardañ ar c'hrampouezh*. On cite même le nom précis d'une ferme typique de Cornouaille dont c'était le régime quotidien. Mais cette fois, la matière grasse, par la même opération, est fournie par les poux, autre symbole de pauvreté : *E Lokobrikez/(Bro Gerne) e vez spac'het al laou da lakat war ar c'hrampouezh !*

Avant de se remettre en route, le mendiant de Cornouaille adressait la formule traditionnelle suivante à la ferme qui l'avait hébergé pour la nuit : *Doe da brezervo ho loened ha ma re-me da greuñviñ*, « que Dieu protège vos bêtes et que les miennes crèvent ! » et il nommait son cheptel :

*Seizh sort loened zo diwiñ
Laou du, laou gwenn
Morpioned ha c'hwen
Sailhoned ha mailhoned
Ha bep seurt loened krabanaouek.*

J'ai sur moi sept sortes de bêtes,
Des poux noirs, des poux blancs,
Des morpions et des puces,
Des bêtes qui sautent et des larves
Et toutes sortes de petites bêtes rampantes.

Puisque l'on est au chapitre des animaux, les cochons de Cornouaille, affirment encore les Trégorrois, ont, paraît-il, les oreilles très longues afin qu'ils ne voient pas l'infâme mixture qu'on leur sert dans leur auge : *Moc'h Kerne a zo disheñvel dioc'h ar moc'h all o veza ma kouez ho diskouarn war o daoulagad*. Pour la même raison, les gens de Saint-Gilles-Pligeaux ont la vue basse :

*Sant Jil-Plijo,
Divskouarnio 'vel ur jô.*

Saint-Gilles Pligeaux
Des oreilles comme un cheval.

Et l'on peut encore exprimer des doutes sur leur façon de préparer à manger aux enfants :

*Kernevod, nevod, nevod
Gant e lost e vesk ar geot
Gant e revr e c'hwezh an tan
D'ober yod d'an hini bihan.*

Cornouaillais, ouaillais, ouaillais
Avec sa queue, il mélange l'herbe
Avec son derrière il souffle sur le feu
Pour faire la bouillie au petit.

Le bouc de Cornouaille, comme on surnomme l'homme (sale) du pays, urine sur sa paillasse. Son homonyme, l'animal, pisse dans sa crèche. *Bouc'h Kerne a staot en e wele, bouc'h Kernev staot en e graoù.* Ils sont tous deux sur la paille, c'est le cas de le dire :

*Kernewad kof rouz.
C'ha da gousket barzh ar plouz.*

Le Cornouaillais au ventre roux
Va se coucher dans la paille.

Les filles dorment sur les tas de tourbe :

*C'hwezh an taouarc'h hag ar maged
Zo gant merc'hed Lohueg*

Les filles de Lohuec
Sentent la tourbe et la fumée.

Le sort des béliers ne semble pas plus enviable puisque quand on ne veut pas faire quelque chose de très pénible ou de très désagréable, on s'exclame en Trégor : *Welloc'h eo din beañ maout e Kerne*, « je préfère être bélier en Cornouaille », comme on dirait, je préfère aller me faire pendre...

Autre tradition bien connue. Quand les corbeaux trégorrois passent au-dessus de la Cornouaille, ils volent sur le dos pour ne pas voir

la misère sous eux : *Nijal 'ra ar brini war o c'hein pa dremenont Koad ar C'hernev (Lanneanou) da vont 'trezek Kerne, kuit da welet ar vizer dindan o zreid.*

Mais pour entreprendre un tel périple, ils sont prudents comme le rappelle le corbeau milliautais suivant :

Ur vran o vont da veajiñ hag a oa ur sac'h ganti en he c'herc'hen. Ur vran all oa o tiskutiñ ganti velse : Da belec'h out te gant ar sac'h -se n'ez kerc'hen vel-se ?

- Me zo vont d'ober ur veaj, hir awalc'h, emei, an da vont en tu all da vro ar bara du-hont da Gerneo ha eno, emei, n'on ket sur da gât peadra da derrañ ma naon ha 'vel-se an da gas ganin tamm greun bopred. Dour gavin ordin, 'vel-se varvin ket gant an naon. (Ploumillio)

Un corbeau partait en voyage. Il avait un sac attaché au cou. Un autre corbeau était venu lui parler. - Où est-ce que tu vas avec ce sac autour du cou ? - je vais faire un assez long voyage, dit-il, je vais, au delà du pays du pain, en Cornouaille et là, dit-il, je ne suis pas sûr de trouver de quoi satisfaire ma faim et comme ça j'aurais toujours du grain. Je trouverai toujours de l'eau. Ainsi, je ne mourrai pas de faim.

N'eo ket druz ar peuriñ e Bro Gerne. « La pâture n'est pas grasse en Cornouaille », pas plus pour les bêtes que pour les hommes. Le ventre des Cornouaillais est souvent creux, si bien qu'il résonne quand on frappe dessus : *Kernewad kof rouz / Pa vez skoet war e gof, ra trouz.* Il est également buriné par les éléments faute d'avoir de quoi le couvrir. Le Cornouaillais est d'ailleurs si mal vêtu qu'on fait cette remarque à une personne très mal habillée : *Te vefe mat da spontañ brini e Lokarn* (« Attifé de la sorte, tu pourrais effrayer les corbeaux à Locarn »). Et d'ajouter ce dicton rimé : *Kernewarded chupenn verr / Deus war o c'hein met ur bas hag ur c'hulier* (« Les Cornouaillais à la veste courte n'ont sur le dos qu'une selle et un bât de selle »).

Les Cornouaillais souffrent tant de la faim qu'ils seraient prêts à manger n'importe quoi, même le diable ! Ne dit-on pas des gens de Plourac'h encore :

*Reoù Blourac'h
Eo briz o sac'h.*

Tout est bon
Pour remplir l'estomac des gens de Plourac'h.

C'est d'ailleurs pourquoi, prétend-on, le malin n'était pas resté vivre en Cornouaille :

An diaoul oa o pourmen e Kerne oa nem gavet gant tud o tastum ili-du 'bar spern 'us d'an hent. Hag a c'houle : ôr peta oc'h ahe ? - O tastum ili, gwel awalc'h a ret. - Ili, ar re-se vez debret iez ? Oh, amañ, ma vefe an diaoul a vefe debret. Hag an diaoul neva bet aon da veañ debet a oa aet kuit.

Le diable en se promenant en Cornouaille avait rencontré des gens qui ramassaient des prunelles au-dessus de la route. Il leur avait demandé : que faites-vous là ? Vous voyez bien qu'on ramasse des prunelles. Des prunelles, on mange ça aussi ici ? - Oh, ici, si on trouvait le diable on le mangerait. Et le diable, qui avait eu peur d'être mangé, était parti. Certains prétendent en fait qu'il serait mort de froid en Cornouaille à Burthulet ou encore à Plourac'h :

*Lannio(ù) Gerloued
Oa kreunvet an diaoul gant an anoued.*

Dans les landes de Kerlouet
Le diable est mort de froid.

Les Cornouaillais, qui crèvent de faim, ne reculent devant rien dès qu'il s'agit de se caler l'estomac. Pour preuve encore, cette autre histoire que nous avons entendue à mille reprises dans toute la Basse-Bretagne pour ainsi dire, de ce Cornouaillais, à qui on avait servi du lard dans un sombre café de campagne. Le morceau de viande lui ayant glissé des doigts, il s'était baissé pour le ramasser sous la table et avait attrapé un crapaud à la place. Au moment de couper ce qu'il croyait être sa tranche de *kig sall*, il avait entendu crier, *Kwik, kwik*. Il avait alors dit : *Gra, kwik, kwik, pezh a gari /Paeet out ha debret a vi* (« Tu peux crier tant que tu voudras, tu as été payé et tu seras mangé »).

C'est pourquoi aussi, une bande de Cornouaillais qui avaient fait une incursion dans le Trégor au mois de mai avaient trouvé que c'était un pays merveilleux où l'on pouvait se remplir le ventre à bon compte : à peine avaient-ils dépassé Guerlesquin qu'ils avaient été pris en soirée dans une nuée de hannetons. Surpris, mais ravis de ce qui leur tombait miraculeusement du ciel dans la bouche, ils s'étaient écriés : *Amañ zo ur vro vat / 'Vez atav un dra bennak da chaokat !* (« Quel bon pays, où il y a toujours quelque chose à manger ! »).

Un autre soir, un Cornouaillais avait trouvé sur la lisière d'un bois une petite maison dans laquelle une vieille femme faisait cuire à manger pour ses cochons. Lui même avait un panais à cuire. Il lui demanda : *Ma vijec'h bet kontant, gast, da lakat ma fanezenn n'o kaol, na vije ket bet a-waz ha ma fanezenn vije poazh.* (« Si vous aviez accepté de mettre mon panais dans votre chou, ce ne serait pas moins bon et mon panais serait cuit »). La bienséance nous interdit ici de traduire le jeu de mots, mais tout le monde aura compris que comme la plante, la soupe était grasse...

À ce petit jeu-là, la fille du Cornouaillais s'était laissée prendre et le Cornouaillais de père n'avait pu que constater les dégâts en s'entretenant avec le Trégorrois :

- Le Trégorrois : - *Trist ho kavan, daonez ! Petra zo neuze daonez !*
- le Cornouaillais : - *Trist ac'h on ha lec'h am eus da vezañ*
- *Petra zo neuze daonez ?*
- *Flemmet eo ma merc'h din daonez !*
- *Gant petra neuze, gant un naer c'harzh ?*
- *N'eo ket siwazh, gant un naer vragez. (Plufur)*

- Je vous trouve triste, diable ! Qu'y a-t-il diable ?
- Je suis triste et j'ai des raisons de l'être
- Qu'y a-t-il donc, diable ?
- Ma fille a été piquée, diable
- Par quoi donc ? Par une vipère da haie ?
- Non par une vipère de culotte.

En Cornouaille, toujours selon nos informations trégorroises, *gwir pe gaou ?* « vrai ou faux » ?, les constructions se fondent bien dans le paysage. Voici quelques précisions concernant l'architecture religieuse :

Pa weli un iliz toet gant plouz ed-tu hag an nor dal graet gant balan, neuze lari vi arri en Kernev. (Louargat)

Quand tu verras une église couverte en paille de blé noir avec un portail en genêt, tu pourras dire que tu es en Cornouaille.

Aet toenn iliz Plourac'h gant an avel. ar person oa aet memestra 'barzh ar gador sarmon. d'ar sul hag a n'a lâret d'e dud, N'onn dosteit ha n'onn c'holeit / benn ar bloaz ma ven bev ha yac'h me ficho penn-traoñ dac'h.

Un dimanche, le vent ayant emporté le toit de l'église de Plourac'h, le recteur était quand même monté en chaire et avait dit à ses paroissiens :

approchez-vous et couvrez vous. Je vous réparerai le bas de l'église l'an prochain, si je suis en bonne santé.

À Carnoët, la paroisse n'ayant pu se payer de cloches, on sonnait l'angélus avec une mauvaise broie à lin : *E Karnoed e veze sonet an anjulus gant ur gozh vrae*. A Locarn, c'était à peu près le même son discordant : *E Lokarn 'veze sonet ar c'hloc'h gant ur vrae goad*.

Le matériel agricole était à l'avenant. A Ploumilliau, quand il tonnait, on disait que les grondements étaient en fait le bruit des charrettes déglinguées des Cornouaillais qui venaient chercher du sable à St Michel-en-Grèves pour essayer d'amender leurs pauvres terres.

Les critiques ne portent pas uniquement sur la vie misérable des Cornouaillais, elles concernent aussi, nous l'avons dit, leur niveau intellectuel qui, selon toujours les Trégorrois, n'est pas très élevé, c'est un euphémisme. Tout se joue dès l'enfance, paraît-il :

*Te a zo bet er skol barzh en Lohuec
Setu aze wit petra out chomet genaouek.* (Chapelle-Neuve)

Tu es allé à l'école à Lohuec
C'est pourquoi tu es resté bête.

On est donc mal parti et pour preuve, voici le petit Cornouaillais sur les quais de Morlaix qui regarde les barques et les bateaux, petits et grands, et dit à sa mère :

*Houmañ diwar houmañ
A-benn bloaz a vo kement ha houmañ.*

Celle-ci qui est la fille de celle-là
Dans un an sera aussi grande qu'elle.

Voici encore les habitants de Saint-Servais interrogés sur les essences de la forêt :

*Pet seurt koad zo barzh koad Portuod ?
- Pev ar sort, koad bihan, koad bras
Koad sec'h ha koad glas* (Lohuec).

Combien de sortes de bois y a-t-il dans le bois de Portuaud ?
 Quatre sortes : du petit bois, du grand bois,
 Du bois sec et du bois vert.

Puis c'est au tour de ceux de Bolazec de faire la distinction entre le cheval et la jument :

*En Bolazeg
 N'anveont ket ur marc'h deus ur gazez
 Ken o deva staotet pe gac'het.*

A Bolazec,
 On ne sait pas distinguer un étalon d'une jument
 Jusqu'à ce qu'ils aient pissé ou ch...

C'est sans doute pourquoi on a parfois des problèmes lorsque ces animaux sont en chaleur, surtout du côté de Plourac'h :

*En Bolazeg
 'Vez laket ar marc'h war ar gazez
 Hag en Plourac'h
 Vez lakaet ar gazez war ar marc'h.*

A Bolazec
 On met l'étalon sur la jument
 Et à Plourac'h
 On met la jument sur l'étalon.

Toujours dans cette même paroisse, écoutons à nouveau cette histoire édifiante :

E Toull an Hery, ur paotr deus Bolazec, deut da gerc'hat traezh, ur voutailhad win gantañ. Pa neva evet nehi, neva karget nehi gant dour. Benn oa aet da Blistin, oa aet tout e voutailh, oa deut war e giz. Benn neuze oa diskennet ar mor. - Amañ zo bet kalz a dud o kerc'hat dour abaoe, neva lâret (Botsorhel).

À Toull an Hery, un gars de Bolazec qui était venu chercher du sable avait emmené une bouteille de vin. Une fois qu'il l'avait bue, il l'avait remplie d'eau. Lorsqu'il arrivait à Plestin, la bouteille était vide, aussi revint-il sur ses pas. Pour alors, la mer était descendue. Il avait dit : « Il

en venu du monde ici depuis », pensant que ces gens étaient tous venus remplir leurs bouteilles d'eau de mer .

Un autre fois à Lohuec, un dimanche, le recteur terminait son sermon en disant : *Gras Doue 'zo bras*. Un vieux Cornouaillais qui était allé une fois avec son cheval et sa charrette chercher du sable à Plestin avait enchaîné : *Ya, Gras Doue 'zo bras / Met al Lev-Draez a zo brasoc'h c'hoazh*. (« Oui, la grâce de Dieu est grande, mais la Lieue-de-Grève l'est encore plus »). Le dimanche suivant, un autre avait fait une autre comparaison : *Gras Doue zo bras met n'eo ket ken bras hag ar menez du-mañ, rak e Bolontez Doue ne vez kollet den ebet james / met e menez du-mañ e vez kollet tud alies !* (« La grâce de Dieu est grande, mais elle n'est pas aussi grande que les landes chez nous car personne n'est perdu par la grâce de Dieu tandis que dans les landes chez nous beaucoup de gens se perdent »).

Rien de tel qu'un Trégorrois pour pousser le bouchon encore plus loin. La moquerie trégorroise n'a pas de limites. En voici encore un exemple :

Gwechall e kostez Kerne, e oa an dud ken diweshat ken n'o doa devoa biskoazh gwellet ar mor, klevet o devoa e oa glas, met setu tout ;

Bezañ oa bepred c'hwec'h paotr yaouank a oa en em glevet da vont da neuial. Int oc'h arruout gant ur pezh parkad lin en e vleun. „ hola ! eme unan eus ar re-mañ, sellit ar mor amañ ! o ! Deop buan e-barzh ! nemet kontomp pet ez omp, rak mar tishañsfe d'unan ac'hanomp bezañ beuet, e kasfemp e gorf paour d'ar gêr...“

Alo, setu ar re-mañ da ruilhal ha da zañsal o soñjal gante e oant barzh ar mor. Krog ar c'hranked en ennon, a lâre, un hag e oa linad a oa.

Feiz, Petra devoa graet goude, nemet kontañ hag eñ e oant tout. An hini finnañ dionte a oa oc'h ober an appel. Ne gave, avat, nemet pemp, ankoueeet gantañ en em gontañ e-unan.

- Gwelet a ret, aze, emezañ, beuet zo unan ac'hanomp ! mankout a ra dimp klask anezhañ ! a setu amañ un taol ! Klask a reont, klask a rejont. A-benn ar fin, unan anê, êt da sellet en ur puñs, o welet ennañ e skeud, - ha ne ouie ket eo e skeud a oa - a lâras e oa koueeet eno an hini a vanke.

- Gwelet a ret, emeañ, setu aze hon c'hamarad hag a zo koueeet er puñs. ...Sapre genaoueg ! N'hallomp ket hen lezel amañ !“

- Me, eme unan anê, a dalc'ho mat d'an traouilh hag a droio ken e vefet arru er foñs ha setu evel-se e c'hallfomp tapout anezhañ.

Pa voent aet holl a -dribilh ouzh ar gordenn, an hini a oa krog en traouilh da lâret evelhen :

- *Kroget start paotred emezañ rak me meus ezhomm da griñchat en em daouarn.*

Hag eñ da ober ha setu ar pemp all da gouezañ er puñs;ha ma ne oant ket beuet araok, evit neuze, e oant sur.

Autrefois, du côté de la Cornouaille les gens étaient si attardés qu'ils n'avaient jamais vu la mer, ils avaient entendu dire qu'elle était bleue, mais c'est tout. Ils étaient donc six garçons et s'étaient mis d'accord d'aller se baigner. Ils étaient arrivés dans un grand champ de lin en fleurs (en Trégor) : « Hola, dit l'un d'entre eux ! Regardez la mer ! Oh ! allons vite nous baigner ! Mais comptons combien nous sommes au cas où l'un d'entre nous se noierait, nous rapporterions son corps à la maison... ». Allez, les voici que se roulent et qui dansent, pensant qu'ils étaient dans la mer. « Les crabes me pincant », dit l'un et c'était des orties. Ma foi, qu'avaient-ils fait après ? Ils avaient compté pour savoir s'ils étaient tous là. C'est le plus intelligent qui faisait l'appel. Il n'en trouvait que cinq, car il oubliait de se compter lui-même.

« Vous voyez, dit-il, notre camarade est tombé dans ce puits... Sacré imbécile ! On ne peut pas le laisser là ! »

« Moi, dit l'un d'eux, je tiendrai le treuil et le tournerai jusqu'à ce que vous arriviez au fond et comme cela nous pourrions l'attraper. »

Quand ils furent tous suspendus à la corde, celui qui tenait le treuil leur dit :

« Accrochez-vous bien, les gars, car j'ai besoin de me cracher dans les mains ». Ce qu'il fit et voilà les cinq au fond du puits et s'ils n'étaient pas noyés avant, ils l'étaient pour sûr maintenant.

En fait, le Cornouaillais n'est, selon les Trégorrois, qu'un moins que rien. À l'appui de cette affirmation voici ce que l'on raconte encore du côté de Plouigneau :

Pa veze gwelet ur c'hernevod o vont gant an hent, un a c'houle : Piv zo hont ahe ? O, den ebet...ur C'hernevad.

Quand on voyait passer un Cornouaillais sur la route, quelqu'un demandait : qui est-ce qui passe par là ? Oh, personne... un Cornouaillais .

Ou encore :

Pa veze gwelet ur C'hernewad o vont gant an hent war e visikled a veze lâret e visikled ac'h ae he-un peogwir e laremp ur C'hernewad n'eo den ebet.

Quand un Cornouaillais passait à bicyclette, on disait que la machine roulait toute seule, puisqu'un Cornouaillais, ce n'était rien du tout.

Au concours international des insultes, les Trégorrois nous ont soufflé certaines perles du genre :

Kernewad a c'hiz kozh
Blev du war e deod, blev du war e gof (Plouigneau)

Cornouaillais à l'ancienne mode
Des poils noirs sur la langue et des poils noirs sur le ventre.

Kernewat mil micher gant e lost kouet
N'eo ket nemet ur brein boued (Callac)

Cornouaillais aux mille métiers avec la queue basse
N'est qu'un (???)

Kozh Kernewad riboul, diriboul
Ur bern gwelienn en e doull (Chapelle-Neuve)

Sale Cornouaillais, agité
Plein le ventre d'eau de vaisselle (de soupe à cochons)

Mais il faudrait reprendre la longue « *disput* » entre le Trégorrois et le Cornouaillais (65 couplets), composée par Jean-Marie Le Neindre de Kerrien, pour mettre les pendules à l'heure en donnant la parole au Cornouaillais qui n'a fait jusqu'à présent que prendre les coups. Les brocards des Trégorrois sont bien trop acérés pour être crédibles, mais ils reflètent bien l'esprit de la satire chez ces bretonnants qui ne reculent pas devant l'exagération lorsqu'il s'agit de s'affirmer, de se trouver une identité ou de défendre leur pays. Mais après tout, est-ce que de telles railleries ne nous rappellent pas ces histoires belges racontées avec délice par les Français ou ces blagues irlandaises colportées sans ménagement par les Anglais, ou encore les railleries adressées à ce pauvre habitant du comté de Kerry par ses compatriotes irlandais ? Dans toute société, les souffre-douleur doivent aider les autres à vivre : *N'eus droug ebet a gement na servij ket d'ur vad bennaket !*